

Э

674

ОБМЕН

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS
K. CZEGLÉDY, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT
L. LIGETI

TOMUS V

FASCICULUS 3



1955

COMPTES-RENDUS
BESPRECHUNGEN — REVIEWS
БИБЛИОГРАФИЯ И КРИТИКА

LOUIS HAMBIS, *Le chapitre CVIII du Yuan che. Les fiefs attribués aux membres de la famille impériale et aux ministres de la cour mongole d'après l'histoire chinoise officielle de la dynastie mongole.* Avec 15 tableaux dont 7 hors-texte. Tome I, pp. XV, 191. *T'oung Pao*, Monographie III. Leiden 1954, E. J. Brill.

Dans ce domaine des études sino-mongoles, c'est le deuxième ouvrage que M. Hambis présente à ses lecteurs. Il y a quelques années, il avait déjà élaboré le CVII^e chapitre du *Yuan che*: *Le chapitre CVII du Yuan che. Les généalogies impériales mongoles dans l'histoire chinoise officielle de la dynastie mongole*, par Louis Hambis, avec des notes supplémentaires par Paul Pelliot. Avec 71 tableaux dont 10 hors texte. XII, 181 pages. Supplément au volume XXXVIII du *T'oung Pao*, Leiden 1945, E. J. Brill, cité ci-après *Ch. CVII*.

Les deux ouvrages ont des rapports étroits, c'est pourquoi leur construction est analogue, de même que la méthode adoptée par l'auteur pour examiner la matière. Dans un certain sens le deuxième livre complète le premier, il s'y pose certaines questions qu'il avait déjà fallu traiter ou du moins aborder dans le volume précédent. Ce compte rendu reprendra donc certains points dont il avait déjà été question au *Ch. CVII*.

Il faut avouer que le sujet auquel les deux ouvrages sont consacrés n'a jamais eu beaucoup d'attraits pour les sino-mongolisans, l'avis général étant que l'élaboration de ces chapitres du *Yuan che* demandait un énorme travail nécessairement disproportionné à la maigreur des résultats.

En effet l'accomplissement d'une tâche de cette nature exige un travail consciencieux et minutieux et M. Hambis y a réussi d'une manière qui mérite notre estime. L'élaboration soignée de ces abondantes données apparemment sèches met en lumière de nombreux problèmes historiques sur lesquels toutes les autres sources écrites ne disaient rien.

Tout comme le ch. CVII, le ch. CVIII du *Yuan che* n'est au fond qu'une liste de noms propres accompagnée d'un bref commentaire.

Il va de soi que le premier travail consiste à définir, à identifier les personnes qui figurent sur la liste. Ce n'est pas toujours facile, car il arrive souvent que les sources connues jusqu'ici ne révèlent rien de certains noms ; dans ce cas il peut arriver que le nom nous induise en erreur dans nos déductions. D'autre part, nul n'ignore que dans l'empire mongol les Mongols, les Turcs et à leur exemple d'autres peuples, ne portent pas un seul nom, mais plusieurs.

Ceci cause des difficultés encore plus sérieuses : certains noms favoris sont portés en même temps ou à des époques consécutives par des personnes qui n'avaient rien de commun.

L'auteur s'est efforcé de surmonter ces difficultés en approchant les problèmes qui se posaient à l'aide de riches sources chinoises et en contrôlant ses constatations au moyen de ces mêmes sources. Il s'est surtout appuyé sur l'oeuvre connue de Rašidu-'d-Dīn. Malheureusement, il n'avait pas encore à sa disposition l'excellente et nouvelle traduction en russe de l'historien persan. (Cf. Рашид-ад-Дин. Сборник летописей. Том I, книга первая. Перевод с персидского Л. А. Хетагурова, редакция и примечания проф. А. А. Семенова; Том I, книга вторая. Перевод с персидского О. И. Смирновой, примечания Б. И. Панкратова и О. И. Смирновой, редакция проф. А. А. Семенова. Академия Наук СССР, Институт Востоковедения. Moscou—Leningrad 1952. T I 1 pp. 221, T I 2 pp. 315.)

Évidemment, la plupart des noms propres de la liste ne sont pas d'origine chinoise, mais mongole, turque, tibétaine, sanscrite, arabe, persane, etc. Outre l'identification des personnes, la restitution de la forme primitive des noms étrangers ayant subsisté dans la transcription en chinois implique de sérieuses difficultés. Sous ce rapport, les recherches de P. Pelliot ont élucidé les points les plus importants de la méthode à employer, cependant dans le détail il est indéniable qu'il reste des problèmes attendant une solution. Sur ce point, je me permettrai de faire, à propos de l'ouvrage de M. Hambis, quelques observations ayant trait à certains détails.

Ya-han cha, prince de *Si-ning* est sûrement identique à *Yang-a cha*, mentionné dans l'inscription de 1348 (pp. 102—103 et *Ch. CVII*, 46, t. 40); cf. P. Pelliot, *Sur quelques mots d'Asie centrale attestés dans les textes chinois*, dans *Journ. As.* 1913 I, 455—459, et mes remarques dans *Acta Orient. Hung.* I, 163. Il est en effet certain qu'il s'agit d'un seul et même mot, signifiant «l'éléphant», sous deux formes différentes dont *yayan* (*Ya-han* et *Ya-ngan*) serait, d'après Pelliot, mongol et *yanga* (*Yang-a*) représenterait la variante turque. A l'appui de son hypothèse, Pelliot a rappelé que le passage *y* > *ĵ*, en mongol, «ne s'est parfois effectué ou tout au moins ne s'est généralisé que postérieurement au XIV^e siècle.»

Ceci est vrai, mais en réalité on ne connaît qu'un nombre assez restreint de mots aujourd'hui à l'initiale *ĵ*, qui, aux XIII^e et XIV^e siècles, comportaient l'initiale *y*. Or, mong. *ĵayan* «éléphant» n'est pas de ceux-là. Bien au contraire, c'est un mot dont l'initiale *ĵ* est bien attestée dès l'époque mongole. Mais en voici les recoupements les plus importants : *ĵa'an* (*Tche yuan yi yu*, Ishida Mikinosuke, n^o 348), *ĵa'an* (*Houa yi yi yu* de 1389, I 6a, en transcription ouigouro-mongole 21b, *ĵayan*; *Ta tan kouan yi yu* 11a; *Lou long sai lio*, éd. Ishida Mikinosuke 136b; *Wou pi tche*), *ĵaqan* (*Yi yu* 72a), *ĵān* (inser. de Kiu yong kouan, Ouest, ligne 1), جان *ĵa'an* (*Muqaddimat al-adab*, 199). Quant aux formes turques, elles sont très intéressantes. Le mot *yanga*, offert par le vocabulaire sino-mongol du Bureau des Traducteurs, n'est point contesté (cf. *Kao tch'ang kouan yi chou* I, 15a); notons toutefois que le prétendu *yang* de Radlov III, 58 est une leçon erronée qui ne doit pas être retenue. Par ailleurs, *yanga* est abondamment attesté par les textes ouigours; cf. F. W. K. Müller, *Uigurica II*, 20, W. Radloff—S. E. Malov, *Suvarṇaprabhāsa*, 613, W. Bang—A. v. Gabain, *Türkische Turfan-Texte* V, 22, 24, etc. Kāšġarī a enregistré la variante remarquable *yangan*, ignorée des Oġuz (Brockelmann, 77; Atalay, 741).

Mais après tout ce n'est pas la seule forme des dialectes tures. Dans le vocabulaire sino-mongol du Bureau des Interprètes nous avons *yayan*, au même sens (*Wei wou eul yi yu* 26b). P. Pelliot, *op. cit.*, p. 459, note 1, estimait, il est vrai, que le mot était emprunté au mongol, mais cette hypothèse est indéfendable, car *yayan* est déjà signalé, à une époque pré-mongole, par Mahmūd al-Kāšġarī (Brockelmann 72; Atalay, 726). Selon Kāšġarī, *yayan* avait cours chez les *Türk* et les *Türkmän*. De même, on trouve *yayan* dans Rabġūzī (Radlov III, 39), dans la partie turque du *Muqaddimat al-adab* comme équivalent ture du mong. *ĵa'an* (199), dans la partie turque d'Ibn Muḥannā (Battal, 83), dans le *Qutadyu*

Bilig (éd. Radloff, 292—293 ; éd. Arat, 342 : ms. B *yayan*, ms. A, C *yanagan*). Au point de vue de la phonétique turque, la correspondance *-ng-* ~ *-γ-* est absolument normale voir *yanqaq* «noix» ~ *yayaq* ; cf. encore M. Räsänen, *Materialien zur Lautgeschichte der türkischen Sprachen*, Helsinki 1949, pp. 198—199.

Tout ceci revient à dire que *yanqa(n)* et *yayan* sont des «doublets», mais des doublets qui reflètent des différences dialectales turques. Aussi les transcriptions chinoises relevées par M. Hambis sont-elles à restituer en *Yayan-šā* et en *Yanga-šā* ; *šā* équivalait dans les deux cas au pers. *šāh*.

Apparemment un problème analogue est soulevé par un autre groupe de transcriptions chinoises. Le nom du souverain des Öngüt, Tatares blancs, est transcrit par les textes chinois tantôt par *A-lā-hou-sseu* (*Yuan che*, ch. I, 13a), tantôt par *A-la-wou-sseu* (*Yuan che*, ch. CXVIII, 10a suiv., sa biographie) ; ces transcriptions suggèrent des formes primitives *Alaquis* et *Ala'us*. Mais, grâce aux informations que l'*Histoire secrète* et Rašidu-'d-Dīn nous ont fournies, on sait que le souverain öngüt s'appelait, de son vrai nom, *Alaquis* [*tigit quri*]. *Alaquis*, nom manifestement turc, s'explique aisément, il est composé des deux éléments *ala* «bigarré» et *quis* «oiseau» ; cf. encore alt. *alaquis* «Elster», Radlov, I, 351. Comment faut-il donc expliquer *Alaquis* et *Ala'us* en face de *Alaquis*? Sommes-nous, une fois de plus, en présence de divergences dialectales? Je ne le crois pas.

Nous sommes toujours très mal informés sur les sources du *Yuan che*, toutefois les auteurs du peu qu'on a mis en avant à ce sujet, semblent inclinés à ne pas admettre que les compilateurs de l'*Histoire des Yuan* se soient servis de documents autres que chinois.

En discutant la filiation du texte actuel du *Cheng wou ts'in tcheng lou*, M. L. Hambis, dans l'Introduction de la magistrale «Histoire des campagnes de Gengis khan» a établi que cet ouvrage chinois n'est qu'une rédaction abrégée de la chronique aujourd'hui perdue, intitulée *Altan debter*, source principale, pour les choses mongoles, de l'*Histoire* de Rašidu-'d-Dīn. D'autre part, il a montré, d'après des recherches minutieuses, que les chapitres I et II du *Yuan che* comprennent certains passages qui manquent au texte actuel du *Ts'in tcheng lou* ; ces passages-là remontent aussi à l'*Altan debter* ainsi que le laisse supposer le texte persan de Rašidu-'d-Dīn. Tout ceci l'a amené à supposer l'existence d'un texte primitif, complet du *Ts'in tcheng lou* et, à son avis, c'est à ce dernier texte qu'il faut ramener le texte actuel abrégé du *Ts'in tcheng lou* ainsi que les chapitres I et II du *Yuan che* (P. Pelliot—L. Hambis, *Histoire des campagnes de Gengis khan*, Leiden 1951, I, pp. XIII—XV).

L'argumentation de M. Hambis, je l'avoue, ne me paraît pas convaincante sur tous les points. Evidemment, il n'y a pas lieu d'entrer ici dans la discussion de son hypothèse, mais je crois utile d'attirer l'attention dès maintenant sur l'importance d'une question jusqu'ici négligée. En effet, il semble que l'examen de la transcription des noms mongols peut nous fournir un nouvel élément pour préciser la source de certains passages du *Yuan che* manquant à *Ts'in tcheng lou*.

Dans le *Yuan che*, ch. II, 2a (c'est de là que le nom est passé au ch. CVII, 1b ; cf. Ch. CVII, p. 9), le nom d'un des fils de *Bodončar* est épilé 八林昔黑刺秃合必畜 *Pa-lin si-hei-la-t'ou ho-pi-tch'ou* ce qui est à restituer en *Barim-siqiratu-qabiču*. A laisser de côté maintenant la confusion généalogique, le nom est orthographié par Rašidu-'d-Dīn *باريم شيرتو قباچو* donc *Barim-širatu-qabiču* (émendation faite d'après le texte persan de Berezin II, 44 et 50 ; traduction de O. I. Smirnova, pp. 29, 31). D'après l'*Histoire secrète*, § 43, la même personne, également un des fils de *Bodončar*, s'appelle *Barim-ši'iratu-qabiči*. Enfin, le manuscrit de l'*Altan tobči* d'Oulanbator (f. 8b) porte *B'rym syl'r'-iw q'byčy*, forme légèrement altérée de *Barim siqiratu qabiči*, orthographe du XIII^e siècle. Or, les formes citées nous permettent de formuler les conclusions suivantes : pour ce nom,

1° l'*Altan debter* et l'*Histoire secrète* ont conservé deux traditions différentes (*°qabiču ~ °qabiči*), 2° le *Yuan che* ne dépend pas directement du texte persan, 3° la transcription du *Yuan che* reproduit littéralement une orthographe ouïgouro-mongole.

Les deux premières conclusions riment au fond avec l'hypothèse dont on vient de parler plus haut. Mais que dire de la troisième? Comment se fait-il que *Barim-siqiratu-qabiču* (avec *Alan-gogo, Boqan-gadaqı* etc.) se sépare si nettement du système de transcription suivi à la fois par le *Yuan che* et par le *Ts'in tcheng lou*?

Tout en admettant que des portions importantes du *Ts'in tcheng lou* aient été incorporées dans le *Yuan che*, il est impossible de ne pas admettre que, pour certains passages, les compilateurs du *Yuan che* aient pu se servir et se soient servi de sources en langue mongole. La transcription aberrante des noms mongols cités est un indice en faveur de cette interprétation. Et j'estime qu'il faut compter avec l'utilisation directe des sources mongoles encore dans d'autres passages du *Yuan che*, surtout, dans les biographies.

Je ne doute qu'il faille expliquer de cette manière *Alaqs* et *Ala'us*, transcriptions aberrantes de *Alaqs*. Dans le cas présent, les transcriptions chinoises reposent sur une orthographe ouïgouro-mongole comprenant deux signes polyphones : *q : '* et *s : š*.

Quant au signe *q : '* , on n'a qu'à se référer à l'*Histoire secrète* pour voir, dans le corps d'un seul et même ouvrage, l'incertitude qui peut résulter de l'équivoque de ce signe. Le cas de *s : š*, en position finale, paraît moins connu. Ce signe est emprunté à l'écriture ouïgoure où il sert à noter la consonne finale *-š*. Au début, dans les textes mongols on continuait à maintenir la valeur ouïgoure du signe que je transcrirai par *š* pour noter la finale *-s* des mots étrangers. L'écriture mongole possédait en même temps un autre signe pour la finale *-s* ; celui-là répondait au *-z* de l'écriture ouïgoure. Par la suite, les scribes ne saisissant pas la différence phonétique entre les deux signes, puisque le mongol ignore la finale *-š*, attribuèrent à l'un et à l'autre la valeur *-s*. Avec les Ming, la distinction entre les deux signes continua à s'atténuer au point que les transpositeurs chinois se trompaient même là où l'orthographe du texte mongol ne se prêtait à aucune équivoque.

En général, les textes chinois de M. Hambis rendent, fidèlement la finale étrangère *-š*, le plus souvent d'origine «ouïgoure» : *Hou-t'a-ti-mi-che*, *Qutadmiš* (pp. 15—16), *Yesien hai-mi-che*, *Āsān-yaimiš* (p. 26 ; le caractère 光 *kouang* pour 先 *sien* est une faute manifeste), *Pie-li-mi-che*, *Bäklimış* (p. 124 ; cf. *Bäklämış*, J. Sauvaget, *Noms et surnoms de Mamelouks*, dans *Journ. As.* 1950, p. 43), *Pie-che-t'ie-mou-eul*, *Beš-temür* (pp. 139—140), etc. Quelques cas «irréguliers» sont cependant à signaler : *Pie-sseu-t'ie-mou-eul*, *Bes-temür* (pp. 139—140), répondant à *Beš-temür*, *T'a-sseu-pou-houa*, *Tas-buya* (p. 93) est sans doute identique à *Ta-che-pou-houa*, *Daš-buya* (pp. 93—94 ; *Taš-buya*, Sauvaget, *op. cit.*, p. 50). C'est dans la même catégorie d'exemples que rentre la transcription *P'ou-yen-k'o-li-mei-sseu* (p. 158), encore que le caractère *mei* fasse quelque difficulté. M. Hambis a songé, non sans hésitation, à une restitution *Puyan-kälmäs* «le bonheur ne vient pas», ce qui du reste serait bien possible au point de vue turc. On connaît en effet quelques noms turcs en *-maz, mäs*, cf. 月里馬思 *Yue-li-ma-sseu*, *Ölmäs* «il ne meurt pas» (*Yuan che*, ch. XCXIII, 16b ; cf. *Ölmäs*, Sauvaget, *op. cit.*, p. 38 ; la finale sourde est un fait de langue kiptchak, voir J. Németh, *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós*, p. 56). Cette solution est cependant insoutenable. Le car. 美 *mei*, anc. chin. *mjwi*, anc. mandarin *mi* (en écriture 'phags-pa) est un mot à *ho-k'ou*, à rime *i*, et il peut servir à la transcription de la syllabe *mi* ; cf. *Hou-ta-ti-mei-che*, *Qudadmış* (*Ch. CVII*, p. 26). Le nom qui nous occupe ici est donc à restituer en *Puyan-kälmış*, leçon «irrégulière» pour *Puyan-kälmış* «le bonheur est venu».

Les restitutions de M. Hambis sont en général bonnes. La transcription chinoise autorise évidemment plusieurs restitutions théoriques et seulement la connaissance de la langue transcrite permet de décider la forme envisagée par le transpositeur. Il va de soi

qu'il faut respecter les formes déjà connues de la langue transcrite, mais il est non moins certain qu'il ne faut pas adopter telle ou telle restitution recommandée par la langue transcrite, si cette restitution va à l'encontre des règles de la transcription.

Pour 奥魯赤 *Ngao-lou-tch'e*, nom du septième fils de *Qubilai*, M. Hambis a adopté la restitution *O<γ>ru[q]či* (p. 141; de même, *Ch. CVII*, 116¹⁰). Il est facile de voir que le nom est formé, avec le suffixe du nom d'agent *-či*, sur *ngao-lou* «camp à l'arrière (pour les bagages, les vieillards, les femmes)»; ce dernier mot est restitué par P. Pelliot, *Les mots mongols dans le Korye sä*, dans *Journ. As.* 1930 II, 259, comme *ayruq*, *oyruq*. Pelliot et, à sa suite, M. Hambis se sont sans doute laissés guider par la forme turque du mot, qui est: *Kāšyari oyraq* «Lager» (Brockelmann, 125; Atalay 424), osm. *oyraq* «ein Ort, wo man sich zusammelkommt, Versammlungsort» (Radlov I, 1019); cf. encore pers. *اوغرغ oyray* «tent; camp, encampment» (Steingass, 77b), *اوغروق oyrug*, id. (*op. cit.*, 121a). Et ce qui est très intéressant, le fils de *Qubilai* s'appelle *Ogruqči* dans *Rašidu'd-Din*, et *Oyrugči* dans le *Mu'izz* (*Ch. CVII*, 116).

Cependant, la forme turque est inconciliable avec la transcription chinoise qui suggère respectivement *Auruqči* et *auruq*. En effet, *a'uruq*, pl. *a'uru'ut* «Altlager, Stamm-lager» (Haenisch, *Wörterbuch*, 10) est bien attesté dans l'*Histoire secrète* (§§ 136, 198, 233, 253, 257, 271), et les passages correspondants de l'*Altan tobči* d'Oulanbator offrent les orthographes à tous points de vue régulières *ayuray* (§§ 136, 253) et *ayuruy* (§§ 233, 257). Bref, *Oyrugči* et *Auruqči* sont des doublets turco-mongols dont *Auruqči* est la variante mongole, conservée par le *Yuan che* et par les sources mongoles.

Le *Yuan che* mentionne à plusieurs reprises un prince mongol dont le nom est transcrit tantôt 那海 *No-hai*, tantôt 那懷 *No-houai*. M. Hambis, dans *Ch. CVII*, 94, 98⁵, a proposé de restituer le nom, dans les deux cas, en *Noqai*. Dans *Ch. CVIII*, 113—114, il a maintenu *Noqai* pour la première transcription, et *Noyai* pour la seconde.

La restitution *Noqai* est impeccable pour *No-hai*. Le nom d'homme *Noqai* est identique à *noqai* «chien», nom commun mongol et la transcription ne pose aucun problème ni au point de vue mongol, ni au point de vue chinois. Il en est tout autrement de *No-houai*. D'abord, *Noyai* n'est pas mongol, par sa forme, mais turc, plus exactement turc-kiptchak et de toute façon il est hors de cause comme restitution pour *No-houai*, car ce dernier suppose un *Noqoi* mongol.

La forme *Noqoi* est à première vue assez insolite pour le mongol du XIV^e siècle, pourtant elle est authentique. On trouve en effet, dans le fragment mongol en écriture carrée du *Subhāṣitaratnanidhi*, stance 55c, *noqōi* (épelé *no-qōyi*) «chien» (P. Aalto, *A second fragment of the Subhāṣitaratnanidhi in Mongolian quadratic script*, dans *JSFOu* LVII: 5, p. 3). Au point de vue phonétique, *noqōi* n'est pas isolé, on peut lui opposer *moqōi* (épelé *mo-qōyi*) «serpent», répondant à *moyai* du mong. écrit, attesté dans un document en écriture carrée de la même époque (P. Pelliot, *Un rescrit mongol en écriture «Phags-pa»*, dans Tucci, *Tibetan painted scrolls* II, 623—624).

On voit bien qu'on ne peut pas «normaliser» le mongol des transcriptions chinoises (il en est de même des autres langues). Les transpositeurs chinois ont puisé leurs informations à diverses sources, écrites et orales, et il ne se sont pas souciés de coordonner, dans les mots et noms mongols, les faits linguistiques qui nous paraissent parfois contradictoires. Il faut comprendre que le mongol des XIII^e et XIV^e siècles, au point de vue dialectal, n'était point homogène et que les transcriptions nous fournissent souvent des éléments fort intéressants de cette diversité dialectologique.

En ce qui concerne la transcription des noms d'origine sanscrite, elle ne repose presque jamais sur la langue classique, mais elle suit une prononciation vulgaire, *prakriti*-sante ou, moins souvent, elle rend des formes iraniennes venues par l'intermédiaire de l'ouïgour.

Pa-tsa-la-wa-eul-mi, le nom d'un prince de *Leang* a été restitué par M. Hambis (pp. 6—7) en *Vajravarmi*. Le nom a été discuté déjà à propos de ch. CVII où Pelliot, dans une courte note, a émis l'opinion que *Vajravarmi* était une forme, venue par l'ouïgour, du sanscrit *Vajravarman*. Mais ce n'est guère possible. La forme «ouïgoure» du scr. *vajra* est *včir*, *vačir* < sogd. *βčyr* (Gabain, *Alttürkische Grammatik*, 350), d'autre part *Pa-tsa-la-wa-eul-mi* exige une restitution *Badzravarmi*, forme prakrite de *Vajravarman*. Par ailleurs, *badzra* est fort bien connu dans le mongol tardif et il remonte au tib. *ba-dzra* (Vladimircov, *Сравнительная грамматика*, 328, et *Mongolica* I, 319).

Un cas analogue se présente avec *Kang-ha-la-tsa*, nom que M. Hambis (p. 54) veut restituer en *Ganggaraja*; à mon avis, il faut adopter *Gangyaradza*. Mais, cette fois, M. Hambis a raison d'insister sur le fait qu'il ne peut s'agir là d'un intermédiaire ouïgour, puisqu'en ouïgour on a *Gang* au lieu du scr. *Gāṅgā*. On pourrait en même temps ajouter que la forme «ouïgoure» de *rāja* serait bien *rač*, ainsi qu'on peut le supposer d'après *maqarāč* (sur ce dernier voir ma remarque dans *Acta Orient. Hung.* I, p. 183, note 45).

La restitution *Inyanaširi* pour *Yin-ya-na-che-li*, proposée par M. Hambis (p. 76) est parfaite et l'on peut supprimer tranquillement le point d'interrogation, de même que la remarque suivante de M. Hambis : «à lire probablement *Yanaširi* (le *yin* étant peut-être la marque d'un génitif mongol concernant un mot le précédant ?)». *Inyanaširi* répond à scr. *Jñānaśrī* où *Inyana* représente une forme (prakrite ?) *Ñāna*, précédée d'une voyelle *i*, exigée par une langue qui ignorait l'initiale *ñ*.

Ceci nous amène à l'ouïgour où la forme *Inyana* est bien attestée : *inyana* < skr. *jñāna* «Wissen» (Gabain, *Alttürk. Gram.*, 311); *tört türlüg inyana bilgä biliglig čaiti-larqa yūkünürmn* (Radlov—Malov, *Suvarnaprabhāsa*, p. 31, lignes 9—10); *Inyana sin*, forme «ouïgoure» du nom de *Jñānasena*, traducteur tibétain bien connu (Radloff, *Kuan-ši-im Puser*, p. 72, ligne 35).

Les noms tibétains du *Yuan che* ne se rattachent pas non plus directement à la langue dite classique, nombre d'entre eux accusent certaines caractéristiques des dialectes tibétains orientaux. Ces caractéristiques sont au fond identiques à celles des données tibétaines que nous fournissent les documents mongols et ouïgours de l'époque mongole.

Pa-ti-ma-yi-eul-kien-pou est bien *Badma irgälbu* (p. 4 : *Badima Irgälbü*; *Ch. CVII*, 139—140 : *Badima Irgälbu*), équivalent dialectal de *Padma rgyal-po*. Notons que les particules *po* et *mo* sont régulièrement rendues dans les transcriptions chinoises, par *bu* et *mu* et que, devant un groupe consonantique de l'initiale, une voyelle prosthétique, le plus souvent un *i*, est ainsi dire de rigueur (cf. mes remarques dans *Acta Orient. Hung.* I, p. 352, note 15).

Pour *Souo-nan tsang-pou*, la restitution *So [d]nam dzambu* et le rapprochement tibétain *bsod-nams dzong-bu* (p. 50) sont inacceptables; il faut lire *Sonam dzangbu* et *bSod-nams bzang-po*. *Souo-nan kouan-pou* n'est sûrement pas *So [d]nam gambu* (p. 49), mais *Sonam gombu* et il faut le rapprocher du tib. *bSod-nams mgon-po*.

Kouan-pou-pa et *Kong-ko-pan*, restitués uniformément en *Gonbubal* par M. Hambis (pp. 141—142 et *Ch. CVII*, 120—121) forment deux noms différents dont le premier est à lire *Gonbu bal* et le second *Gungga bal*. Au lieu du rapprochement *Gon-bu dpal* proposé par Pelliot, il faut adopter respectivement *Mgon-po dpal* et *Kun-dga' dpal*.

Chouo-sseu-kien, *Čosgām* ne peut pas être rapproché du tib. *Čhos-sgam* «Profond dans la Loi» (*Ch. CVII*, 150), mais du tib. *Čhos-rgyam* «Océan de la Loi». *Wo-tsi*, *Odzir* n'a rien à voir avec l'ouïgour *včir*, *vzir*, *vžir* (p. 106), c'est certainement tib. *'od-zer*.

En restituant les noms mahométans, M. Hambis s'est contenté d'adopter une seule forme, pseudo-classique, alors que, ici encore, il faut compter avec la prononciation réelle, telle qu'elle a été entendue et transcrite, en outre, il est utile, une fois de plus, de faire état de la forme classique du nom.

Na-sou-la-ting, nom du prince de *Yen-ngan*, est à rétablir en *Nasuradin*, éventuellement Nasuridin (chez M. Hambis, pp. 122, 126—129, *Naṣr-'d-Dīn*) et à rapprocher du نصر الدين *Naṣr-ad-Dīn* ou *Naṣru-'d-Dīn*. Il convient de signaler ici même une particularité des transcriptions chinoises. Quant aux dialectes chinois des transpositeurs, on distingue deux grands groupes ; l'un peut être caractérisé par les finales *-ng* et *-m*, l'autre par l'absence de ces mêmes finales ; dans ce dernier dialecte on trouve uniformément *-n* à la place de *-ng* et *-m*. Mais, chose curieuse, tous les transpositeurs, indépendamment de leur dialecte, se sont servi des caractères *ting* et *t'ing* pour transcrire les syllabes étrangères *din* et *tin*. La raison en est très simple : le chinois des Yuan et des Ming n'avait point de caractères à prononciation *tin* et *t'in*.

D'après le *Yuan che*, le père de *Naṣr-ad-Dīn* s'appelait *Chan-sseu-ting*, donc *Šamsadīn* (Hambis, p. 126 : *Šams-'d-Dīn*) ce qui répond à شمس الدين *Šams-ad-Dīn* ou *Šamsu-'d-Dīn*. On constatera, dans *Šamsadīn*, l'omission de l'article devant le second membre du nom. Le cas est loin d'être isolé, l'on peut retrouver ce phénomène dans toute une série de noms mahométans, rapportés par les textes chinois. Dans un document sino-mongol des Ming, on lit *Na-sou-eul-ting*, c'est-à-dire *Nasuridin* (il s'agit de *Naṣr-ad-Dīn* mentionné plus haut) ; cf. E. Haenisch, *Sino-mongolische Dokumente vom Ende des 14. Jahrhunderts*, p. 21, b 1 ; M. Lewicki, *La langue mongole des transcriptions chinoises du XIV^e siècle*, p. 141. (E. Haenisch et M. Lewicki ont lu, à tort, *Nasurding*.) Dans l'*Histoire secrète*, §§ 257, 264 nous avons *Tcha-la^{lo}-ting*, autrement dit *Jalaldīn* (la leçon *Jalalding* jusqu'ici adoptée est à abandonner), prononciation « vulgaire » de جلال الدين *Jalāl-ad-Dīn* ou *Jalālu-'d-Dīn*. On peut observer semblable omission de l'article arabe dans certains mots hongrois empruntés au lexique populaire osmanli, comme *rézkitáb*, *sekiszlám*, etc. ; cf. S. Kakuk, *Les mots d'emprunt turcs-osmanlis dans le hongrois*, dans *Acta Orient. Hung.* V, pp. 189, 193.

On sait que *Šams-ad-Dīn* portait le titre سيّد اجل *Sayyid ajall*, titre rappelé généralement sous la forme de *Sa'id Edjel* ; c'est ce dernier titre que M. Hambis, p. 126, veut retrouver dans la transcription *Sai-tien-tch'e* sous la forme de *Sayid Eje* [l]. Mais c'est impossible. *Sai-tien-tch'e* ne permet qu'une seule restitution, celle de *Sayid el'ci* « Sayid, le messager », représentant une épithète turco-mongole qui n'a rien à voir avec son titre arabe.

Ma-sou-hou, n'est pas **Masud* (p. 126), mais *Mashut*, cf. مسعود *Mas'ūd*. Pour *Tao-la-cha*, au lieu de la restitution **Daolaša* ~ **Daoraša* (p. 140), c'est *Daulat-šā* ou *Daula-šā* qu'il faut adopter ; cf. دولت شاه à la rigueur دولة شاه *Daulat-šāh*. Dans les documents mongols des Il-khans de Perse nous avons *Daulaš-a* (avec le signe š ouïgour) ce qui reflète une prononciation vulgaire ; voir F. W. Cleaves, *A chancellery practice of the Mongols in the thirteenth and fourteenth centuries*, dans *HJAS* XIV, 323—325 et *The Mongolian documents in the Musée de Téhéran*, dans *HJAS* XVI, 33, 103—104.

P'ou-tch'a est bien un nom de famille joutchen (p. 99) et *Fou-tch'a* en est une variante authentique et fort intéressante, car elle nous fournit un témoignage précieux sur la chronologie du passage *p* > *f* à l'initiale du mot joutchen ; cf. L. Ligeti, *Le déchiffrement des «petits caractères» joutchen*, dans *Acta Orient. Hung.* III, 226.

Ce que j'ai dit plus haut sur les dialectes chinois des transpositeurs demande des précisions. Le *Yuan che*, comme tant d'autres textes chinois de l'époque mongole, est rédigé en langue classique. (Mettons à part, pour le moment, les textes chinois écrits en langage parlé de l'époque.) Dans un texte classique, comme le *Yuan che*, y-a-t-il quelque chose qui puisse être considéré comme dialectal ? Au point de vue de la structure grammaticale, certainement non. On sait qu'un texte classique, à cette époque, devait être « regardé » ; lu à haute voix, il n'était plus compris depuis longtemps. Cependant, tout caractère du chinois classique avait une prononciation vivante, contemporaine qui

tenait toujours compte, parfois avec une tendance archaisante, de l'évolution de la langue parlée. Or, c'est cette prononciation, plus ou moins artificielle, qui avait un caractère dialectal. C'est dans ce sens que j'entends le dialecte chinois du transcripteur.

Quant au dialecte de l'auteur chinois, plus exactement le dialecte qu'a suivi l'auteur, l'on ne peut s'en faire une idée plus ou moins exacte qu'avec l'aide des transcriptions chinoises des mots et noms étrangers. Cette tâche est des plus compliquées lorsqu'il s'agit d'une compilation, car les auteurs (ou l'auteur) ont toujours maintenu les transcriptions telles qu'il les ont trouvées dans leurs sources. Les diverses sources pouvaient, bien entendu, entraîner, dans les matériaux communiqués, des divergences dialectales non seulement mongoles, etc., mais encore chinoises.

Pour rester à la question de la finale *-ng*, dans la majorité des noms examinés par M. Hambis, on a affaire à des dialectes qui distinguent soigneusement les finales *-ng* et *-n* l'une de l'autre ; une syllabe mongole finissant en *-ng* n'est transcrite que par un mot chinois à finale *-ng*, et les mots chinois à finale *-n* sont réservés pour transcrire les syllabes mongoles finissant en *-n*. Par contre, dans la transcription d'un certain nombre de noms tibétains nous sommes en présence d'un autre état de choses : dans beaucoup de cas la finale *-n* d'un mot tibétain est transcrite par la finale *-ng* du chinois. (Evidemment, l'emploi des caractères *ting*, *t'ing* etc. n'a pas à intervenir dans l'affaire.) En tibétain, les finales *-ng* et *-n* ne sont pas interchangeables, il s'en suit que ce procédé surprenant s'explique par le fait que les transcriptions aberrantes sont basées sur un dialecte chinois où la finale *-ng* est passée à *-n* ; j'ai signalé le même phénomène dans certaines transcriptions de mots ouïgours et joutchen, ainsi que dans les emprunts chinois de l'ancien mandchou ; cf. Ligeti L., *Egy XII. századi mandzsu-tungúz írás* [Une écriture mandchoue-tongouse du XII^e siècle], Budapest 1948, pp. 16—17.

Il s'en suit que *Yi-eul-kien-tsang* (Ch. CVII, pp. 86—87, où M. Hambis lit *Irgäm-dzang*) est à rétablir en *Irgäm-dzan*. Le rapprochement *rRgyal-mchan* de L. Hambis et de P. Pelliot est assuré par la transcription *Kouan-tcho-eul-hien-tsang*, *Gonjok rgäm-dzan* qui est orthographiée dans le texte tibétain parallèle en *dKon-mčhog rgyal-mchan* ; cf. E. Chavannes, *Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole*, dans *T'oung Pao* IX (1908), pp. 418—419 et planches 28—29. Une autre transcription de cet ordre nous est fournie par le *Yuan che*, ch. CCII, 2b : 公哥羅古羅思監藏班藏卜 *Kong-ko lo-kou-lo-sseu kien-tsang pan tsang-pou*, ou *Gunga logros gäm-dzan bal dzangbu*, en tibétain classique *Kun-dga' blo-gros rgyal-mchan dpal bzañ-po*. Il est très probable que c'est bien ce nom qu'il faut voir dans *Kong-ko lo-sseu kien-tsang pan tsang-pou* relevé dans un document chinois publié par Chavannes, *op. cit.*, pp. 411—412 et par Ts'ai Mei-piao 蔡美彪, *Yuan tai pai houa pei tsi lou* 元代白話碑集錄, Peking 1955, p. 77. (M. Ts'ai lit le nom, d'ailleurs estropié, *Kong-ko lo-che kien-tsang pan tsang-pou*.)

Il est bien plus difficile d'aborder le problème des divergences dialectales quand un flottement dialectal chinois coïncide avec un flottement pareil de la langue transcrite.

M. Lewicki, *Turcica et Mongolica*, dans *Rocznik Orientalistyczny* XV, pp. 248—249, a montré que les diphtongues chinoises ayant un *ho-k'ou* consonantique dans l'ancien chinois et dans l'ancien mandarin en 'phags-pa, rendent les voyelles *o* et *ö* dans les transcriptions des mots et noms mongols. M. Hambis admet que 月 *yue* rentrant dans cette catégorie des caractères doit être rendu, pour la plupart du temps, par un *ö*, mais, dans d'autres exemples, il n'en tient pas pour moins sûr que *yue* doit être rétabli en *ü*. A l'appui de son argumentation, il se réfère à la transcription *Yue-eul-lou* qu'il restitue en *Ürlük*, rapproché de l'ouïg. *ürlüg* «constant» (Gabain, *Alttürk. Gram.*, 349). Mais c'est là un argument peu convaincant. Ouïg. *ürlüg* est inconnu aux dialectes turcs actuels et il n'y a rien qui garantisse que la leçon *ü*, à l'initiale, soit bonne. En outre, Mme Gabain

est la première à se rendre compte du témoignage équivoque, en cette position, du signe *waw* de l'écriture ouïgoure ; on n'a qu'à parcourir son lexique pour voir à quel degré elle avait des doutes sur le timbre des voyelles *ö* et *ü* en première syllabe.

Pourtant, il paraît qu'au fond des choses M. Hambis a raison, mais avec une argumentation différente. Le phénomène rapporté par Lewicki tient à ce que, sous les Yuan, dans une série de dialectes du Nord, le *ho-k'eu* consonantique a commencé à passer à *ho-k'eu* vocalique ; dès cette époque on ne peut donc compter qu'avec une seule classe de *ho-k'eu*, celle du *ho-k'eu* vocalique. Or, cette diptongue, à en juger par les transcriptions, faisait l'effet acoustique soit d'un *o* (*ö*), soit d'un *u* (*ü*), selon les dialectes ; ce flottement a pu se produire parfois dans un seul et même dialecte. Mais en même temps, il n'est pas difficile d'établir qu'il faut compter, à la même époque, avec un flottement *o* (*ö*) ~ *u* (*ü*), voire même *a* ~ *e* dans le turc et dans le mongol.

C'est dire que pour *Yue-lou t'ie-mou-eul* (*Ch. CVII*, 24), *Örük temür* est la restitution normale, mais, le cas échéant, *Ürük temür* n'est pas exclue non plus. Pour *Wo-kotai*, il faut adopter *Ögödei*, en revanche, *Yue-ko-t'ai* vaut plutôt pour *Ügetei* (cf. Lewicki, *op. cit.*, p. 249). J'ai rétabli *Yue-kou-louen-che* en *Ögrünč*, mais *Yu-kou-louen-tch'e* en *Ügrünč* (cf. *Acta Orient. Hung.* I, p. 182, note 44 et L. Hambis, *Ch. CVIII*, p. 133) ; notons que pour le turc *ögrünč*, la voyelle *ö* est assurée par touv. *örüşkü* «радость» (A. A. Пальмах, Русско-тувинский словарь, Moscou 1953, p. 483a), malgré les doutes de Mme Gabain (*Alttürk. Gram.*, p. 323 : *ögrünč, ögrünčü, örünčü [ü ?]* «Freude, froh»). *T'o-liue-lo-tch'e*, rétabli en *Törülči* (p. 122) va à l'encontre des principes de transcriptions professés par M. Hambis, il faudrait *Törülči* ou *Törölči* pour lui (*Törölči* pour nous). Certes, il y a des cas où la voyelle *u* (*ü*) requise par M. Hambis est une réalité. *S'ue-s'ue ti-kin* est à rétablir en *Süsük digin*, et c'est l'histoire du mot qui nous défend de nous associer à la restitution *Sösök digin*, adoptée cette fois par M. Hambis (pp. 131, 134) ; cf. ouïg. *süzük* (Gabain, *op. cit.*, p. 335 ; Radlov, IV, 845), mong. *süsüg, süjüg*.

Voici encore quelques brèves remarques sur certaines transcriptions.

K'ie-lie-ma-tch'e «interprète» (pp. 64, 73 : *kälämči*) doit être rétabli en *kelemeči* qui est un mot bien connu, emprunté à l'ouïgour *kälämäči* (W. Radloff, *Kuan-ši-im Pusar*, p. 82 ; *Kao tch'ang kouan yi chou* I, 22a, etc.). *Baduru* est une forme mandchoue, inadmissible dans le cas présent (p. 77), il faut lire *Bādur*. Au lieu de *Qutuluq* (pp. 165, 172) et *Quduluq-temür* (p. 92 ; *Ch. CVII*, 114, etc.), j'adopterais *Qutluq* et *Qudluq-temür*. Pour *Mang-ko* (p. 176) il vaut mieux rétablir *Möngge* et non *Mänggä*. *Wan-tchö* (p. 45, etc.) représente toujours un original *Öljei* et non *Öljä* ou *Öljä*. *Manzi* (p. 69) est une approximation persane pour *Mandzi*. La forme correcte du nom du fils de *Uildar* (*Quildar*), pp. 173, 176, est *Möngge* (Hambis : *Mänggä*), *Mönggö*, dans l'*Histoire secrète* (Hambis : *Mänggä*), et enfin, *Mönke qalja*, dans *Rašidu-'d-Dīn* (Hambis : *Mönkä qalčä* ; mais cf. trad. de Khetagurov, p. 186).

Ces remarques de détails n'enlèvent rien (est-il besoin de le dire ?) à l'intérêt, ni à la valeur du travail de M. Hambis qui vient combler heureusement une lacune dans les études sino-mongoles et dont on attend le second volume avec un vif intérêt.

L. LIGETI